

Tournage
Le cru et le vécu
Le Party

André Laplante

Volume 8, Number 4, June–August 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34274ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

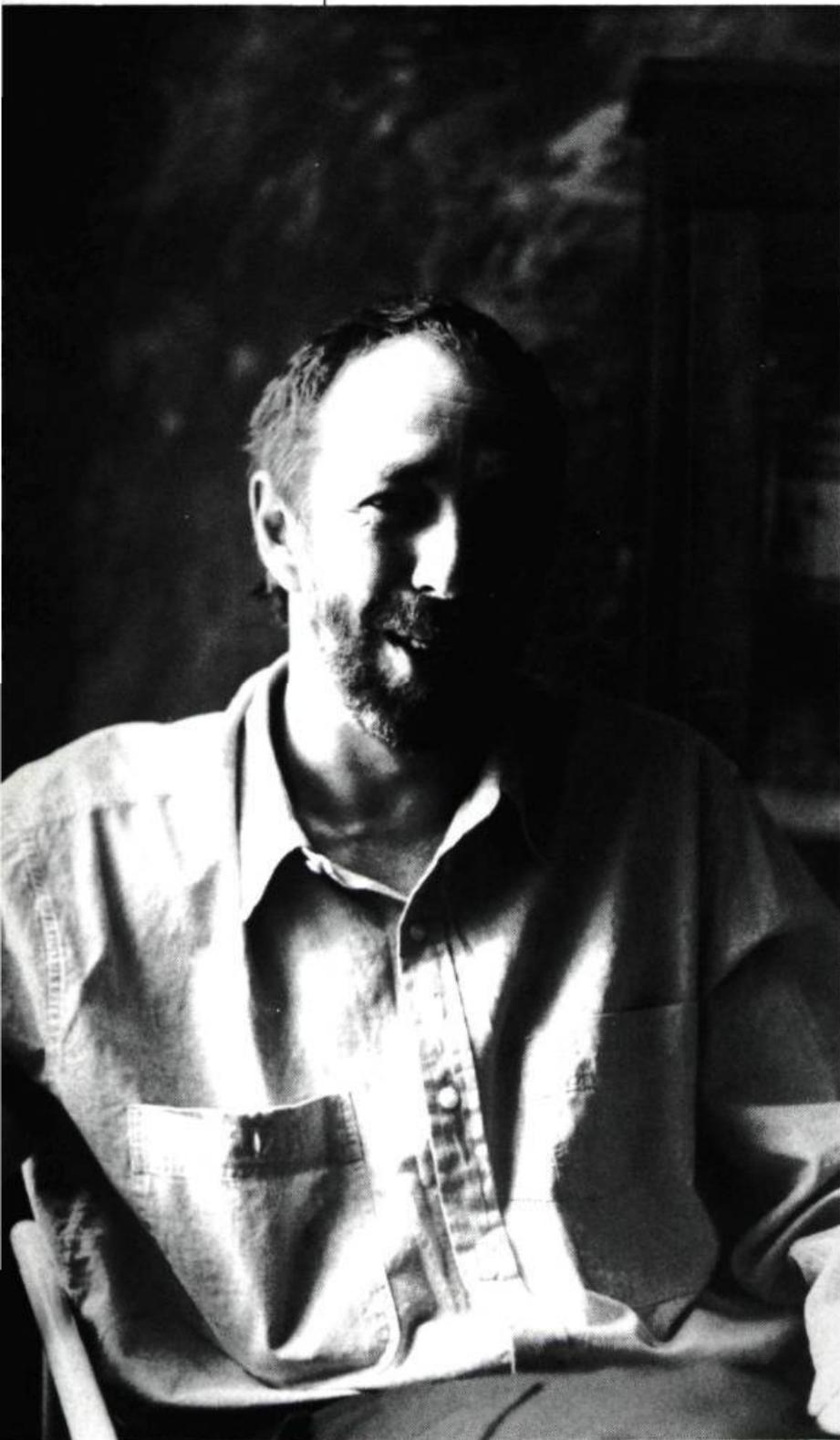
0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laplante, A. (1989). Tournage : le cru et le vécu / *Le Party*. *Ciné-Bulles*, 8(4), 42–45.



Pierre Falardeau (Photo : André Laplante)

André Laplante

Le cru et le vécu

■ Un nouveau film du cinéaste-anthropologue,

Pierre Falardeau, est en tournage : **le Party**. Sortie prévue: février 1990. Un scénario coup de poing. Un regard cru sur la réalité. Dans toute sa dureté. Un homme qui tente de ne pas tricher avec le réel. Sans concessions. Avec passion. Avec tendresse.

Le film suscite déjà des remous. Les investisseurs sont sur les dents. Radio-Québec refuse de se rendre sur le plateau de tournage. Une des raisons: on a entendu dire que c'est un film violent! Le tournage d'un spectacle de strip-tease et de scènes d'amour en inquiète plusieurs dans le milieu.

Film à budget modeste : deux millions et demi de dollars. Trente jours de tournage. La singularité de la démarche du réalisateur et de son film se retrouve même au niveau du financement. **Le Party** est un des rares films à être financé sans avoir obtenu au préalable des garanties de diffusion sur les réseaux de télévision. C'est également un des rares films à obtenir dès le synopsis une mise de fonds d'un distributeur. Dans ce cas-ci, c'est Cinépix.

□ Le vécu de Francis

Francis Simard, ami du cinéaste et collaborateur au scénario, a vécu de près les événements relatés dans le film. Au cours des années 1976-1977, un comité de détenus organise un spectacle pour quelque 200 *pensionnaires*. On engage pour l'occasion un maître de cérémonie, deux chanteuses, deux strip-teaseuses, un orchestre rock et un humoriste. La direction est présente lors du déroulement du spectacle. Une journaliste du journal *le Devoir* y assiste. Des contacts

parfois très intimes vont s'établir entre plusieurs détenus et les artistes. Durant le spectacle, un détenu s'évade.

Lors d'une visite au pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul — on y tourne les séquences qui se déroulent en prison — Francis m'explique : « En prison, il ne se passe rien 99.9 p. 100 du temps. Le plus terrible c'est le sentiment d'être inutile. Lors du party, les détenus ont retrouvé la vie avec du monde comme eux, le monde des clubs. On peut juger. Moi j'ai appris à ne pas juger. En prison, pour survivre, il te reste l'instinct. Ce n'est pas la place pour te poser trop de questions. Tu t'endurcis pour survivre. Mais à la longue tu te révéles aussi : tu ne peux pas faire autrement que d'être vrai. Tu ne peux pas te cacher. Tu es tout seul. »

□ Un film, c'est vivant

Pour donner une idée du processus vivant qu'est le tournage du film et de l'effort du cinéaste pour se coller au réel, on m'a rapporté un fait survenu lors du tournage de la dernière séquence avant l'évasion. Le détenu est prêt à s'évader. On est prêts à tourner. Le réalisateur apprend qu'un des figurants, un ancien détenu, s'est déjà évadé de prison. Discussion entre ce dernier, le réalisateur et le comédien. Le figurant précise : « Le pire quand tu veux t'évader, c'est de te lever. De poser le premier geste. » Cela donne une indication précieuse pour ceux qui auront à jouer cette scène. L'émotion à traduire doit être fondée sur la terrible question « Est-ce qu'il va se lever ? »

Francis fait remarquer que les détenus parlent très peu entre eux lorsqu'une évasion se prépare. Silencieux dans une même tension, solidaires dans une même décision.

□ La liberté n'est pas une marque de yogourt

Dès le début du film, les spectateurs pourront lire une phrase « La liberté n'est pas une marque de yogourt ». Résumé de l'intension du réalisateur. « J'ai inséré cette phrase parce que j'ai l'impression que pour bien du monde à l'heure actuelle, la liberté se résume à une marque de commerce. Je souhaite les brasser pour leur dire que la liberté ce n'est pas une séance dans un salon de bronzage ou un voyage en Floride. En prison, la liberté devient une valeur essentielle. Lorsque la chan-

teuse western dédie sa chanson à tous ceux dans le monde qui souffrent et qui rêvent de liberté, ce n'est pas *québécois*. En prison on y pense 24 heures sur 24. »

Le propos du cinéaste ne s'arrête donc pas à la description de ce qui se passe en milieu carcéral. Il renvoie aussi à sa perception de la souffrance qu'il voit tous les jours à l'extérieur des murs. « C'est affreux ce que les gens vivent tous les jours. Ils *punchent* tous les matins. Leur vie est organisée par d'autres. Et je pense au **Sentiment tragique de la vie** d'Unamuno. Ce qui m'intéresse, ce sont les situations extrêmes où des êtres humains sont coincés. On voit avec encore plus d'acuité la tragédie de la vie. À cause des conditions qu'ils subissent, les détenus peuvent devenir des êtres spéciaux, des êtres humains à fleur de peau. Les personnages que j'ai créés mettent l'accent sur ce qu'ils ont de meilleur en eux. On n'a qu'une vie à vivre. Il ne faut pas passer à côté. Alors quand je vois des hommes et des femmes coincés qui s'acharment à vivre et à créer, je trouve cela beau et émouvant. La richesse des êtres humains me touche. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas des moments drôles dans le film comme dans la vie. J'aime rire. »

□ Regarder l'être humain vivre

L'anthropologue est toujours présent chez le cinéaste qu'est devenu Pierre Falardeau. Fasciné par le comportement humain, il observe et note les milliers de détails qui façonnent la vie quotidienne des gens. « Pour moi, cela fait partie de la vie que de regarder vivre les êtres humains. Souvent c'est quasiment un film ethnologique que je réalise. C'est du Leroi-Gourhan. Demander à des détenus comment ils font de l'alcool en prison dit beaucoup plus sur un milieu et l'humain que bien des paroles. C'est fascinant de voir des gens continuer à inventer avec peu de moyens dans des situations extrêmes. J'ai essayé de ne pas cacher les choses et de les montrer telles que je les perçois dans la réalité. Dans toute leur beauté. »

Ce qui frappe également dans ce qui se passe sur le plateau et quand on lit le scénario, c'est la diversité des scènes et des émotions —, tendresse, violence, humour, érotisme — et la complicité qui existe entre les comédiens, les techniciens et les concepteurs. On reconnaît le parti-pris de l'auteur pour la vie.

« On est des Pea Soup. On est des Pepsi. On est des colonisés. On est des trous de cul. On est des pauvres. Oké. On va se battre avec des moyens de pauvres. »

« Quand on ne pourra plus travailler en vidéo, on fera des diaporamas avec un Instamatic, on travaillera en Super 8. Ensuite, on travaillera au crayon à mine. On n'attendra pas d'être publié sur papier Rolland Deluxe, tranche dorée, numéroté de 1 à 100, pour parler. »

(Manifeste diffusé au printemps 1975 au terme de la réalisation du vidéo **le Magra** de Pierre Falardeau et Julien Poulin)

Filmographie de Pierre Falardeau :

- 1971 : **Continuons le combat**
- 1972 : **À mort** (Inachevé)
- 1973 : **les Canadiens sont là** (coréalisé avec Julien Poulin)
- 1975 : **la Magra** (coréalisé avec Julien Poulin)
- 1976 : **À force de courage** (coréalisé avec Julien Poulin)
- 1978 : **Pea Soup** (coréalisé avec Julien Poulin)
- 1980 : **Speak White** (coréalisé avec Julien Poulin)
- 1981 : **Elvis Gratton** (coréalisé avec Julien Poulin)
- 1983 : **les Vacances d'Elvis Gratton** (coréalisé avec Julien Poulin)
- 1985 : **Pas encore Elvis Gratton!** (coréalisé avec Julien Poulin)
- 1989 : **Tournage du film le Party**

Tournage : le Party

Extraits du scénario :

(La journaliste et Mimi la magicienne)

Journaliste : Pourquoi fais-tu ce métier-là ?

Mimi : Pour gagner ma vie... quesse tu penses. J'aime mieux faire ça que de travailler dans une manufacture au salaire minimum.

Journaliste : As-tu toujours fait ça ?

Mimi : Non. Avant j'étais dans le fiber-glass.

Journaliste : Dans le fiber-glass ?

Mimi : On faisait des pédalos en fiber-glass. C'est ben fort, c'te stoffe-là. J'étais gelée comme une balle à journée longue. Rendue chez-nous, le soir, j'vomissais comme une vache... J'ai toffé un an. Avant ça, j'ai fait quatre ans dans une pâtisserie. J'crémâis 2000 mokas par jour...

(Elle mime la scène)

Mimi : Avec la poche à décorer... tu deviens le bras toute enflé... icitte. Chu venue j'étais pu capable de me servir de ma main. Pis avant ça, j'tais femme de ménage à Radio-Canada. La pire place que j'ai faite. Tu sais... après ça... branler sa cellulite sur un stage... dix minutes de temps... trois fois par soir... y'a rien là.

La description froide et nue révèle aussi l'horreur des gestes posés chaque jour pour maintenir un système. Pour broyer la vie. Pour filmer les scènes où les gardiens sont en contact avec les détenus, le réalisateur a engagé un ancien gardien de prison. En l'interrogeant, ce dernier a expliqué très froidement et avec beaucoup de professionnalisme comment il gazait un détenu ou comment il le maîtrisait. Francis: « Je l'ai connu en prison. C'était un des pires. La première journée de sa retraite, il l'a passé sur le plateau de tournage. Il a trouvé le moyen de rencontrer un détenu et de l'engueuler! Pourtant j'ai discuté avec lui et c'est un bon gars. Il pourrait être mon voisin. En fait, il appliquait le règlement comme un menuisier plante un clou. Il se plaignait même que les détenus ont trop de droits et que cela l'empêchait de bien faire son travail. En prison, ce sont deux mondes qui se côtoient. C'est impossible qu'ils se rejoignent. »

□ Une lutte contre le bon goût

Le cinéaste passe aussi à l'attaque avec son film. « Dans mon film, il y a délibérément une lutte contre le bon goût ambiant. Ce qu'on voit à la télévision et au cinéma, c'est du monde qui s'habille bien, qui mange bien, qui se décore (sic) bien. Moi je vais à l'inverse. J'essaie de trouver une beauté dans ce qu'ils appellent la vulgarité. Lorsqu'une strip-teaseuse dit: 'C'est moins pire de montrer son cul sur une scène que de mettre sa face à la télévision à côté d'une canne de manger à chien. Au moins ce que je vends c'est pas de la cochonnerie', c'est aussi moi qui parle. J'ai voulu en faire une artiste consciente. Je veux montrer le côté chaleureux des artistes de club. Pour moi ce sont des artistes au même titre que Picasso. »

« L'humoriste qui donne son spectacle même si son fils vient d'entrer à l'hôpital, a une conscience

professionnelle. J'ai voulu rendre hommage à tous les acteurs et toutes les actrices qui peuvent être malades, déprimés et qui donnent quand même leur spectacle. »

□ La construction de ses personnages

Résolument documentariste même lorsqu'on touche à la fiction, le cinéaste s'inspire des détails qui l'ont frappés dans la vie quotidienne des gens qu'il a rencontrés. Dans **le Party**, il tâche d'intégrer tout ce que Francis lui a raconté de la prison et du party. Il a aussi ajouté des phrases, des thèmes et des expressions de son cru. « Un film pour moi, c'est une accumulation de détails. Mes personnages sont un condensé d'êtres que j'ai connus depuis que je suis au monde. Je pense à cette phrase magnifique d'un détenu que j'ai mise dans le film car elle montre bien pour qui les prisons ont été construites: 'Moi quand j'étais jeune, j'avais les culottes pleines de patches. À un moment donné, je me suis dit, je vais aller en chercher des belles culottes et je suis allé m'en chercher'. Les dialogues de Mimi la magicienne ont été construits à partir de ce que m'ont raconté des ouvriers et des ouvrières. Une phrase qu'elle prononce vient d'un gars que j'ai rencontré sur le pouce et qui m'a dit qu'il faisait des pédalos en fiber-glass. Une autre vient d'une fille au Café de l'Est qui expliquait sur scène qu'elle travaillait dans le fiber-glass. Une concierge m'a déjà raconté le mépris qu'elle avait ressenti lorsqu'elle travaillait à Radio-Canada. On retrouve la phrase dans le scénario. L'histoire du crémage de moka vient d'une de mes belles-soeurs. Celle de la colle qui fait vomir vient d'un ouvrier dans un film de Gilles Groulx racontant que 'C'est fort ce stoffe-là!'. »

Dans **le Party**, il y a plusieurs premiers rôles. Une vingtaine en tout. Le tournage se fait dans

Tournage du film **le Party** de Pierre Falardeau
(Photo : Bruno Massenet)



Tournage : le Party

deux lieux différents: une aile de la prison Saint-Vincent-de-Paul à Laval et un gymnase entièrement reconstitué dans un entrepôt.

Pierre Falardeau : « Parler des êtres humains, c'est déjà une prise de position politique dans le contexte actuel. Ceux et celles qui contrôlent les moyens de production télévisuels et cinématographiques privilégient un cinéma qui passe à côté des êtres humains. On préfère parler des extra-terrestres, des machines comme dans **Star Wars**. Dans mon film j'essaie de parler de la vie sans m'autocensurer ».

Le passage à la fiction a été difficile. « Je n'aurais jamais osé faire des films de fiction de ma vie. Je trouvais cela trop prétentieux. » Progressivement en travaillant avec des acteurs, il a développé ses propres méthodes et ses propres conceptions. « Je suis juste un miroir. J'ai découvert que les acteurs et les actrices cherchent comme moi. J'ai écrit le scénario et je connais chaque réplique. C'est à moi de donner une direction, de laisser de la place à l'acteur et de l'encourager. Il faut se donner la permission de se tromper. Et je m'aperçois que je les aime. J'aime les regarder travailler. Dans le fond, ils se posent les mêmes questions que moi et ils prennent les mêmes risques. C'est fantastique la relation que tu peux développer. Je pense à Julien que je connais bien. Je sais quand il est vraiment dans son personnage. C'est à ce moment-là que tu peux aller bien plus loin. »

« Dans les scènes d'amour entre la strip-teaseuse Alexandra (Charlotte Laurier) et le détenu Julien (Luc Proulx), je suis parti des sculptures de Rodin. Il y a un aspect documentaire tout en évitant le voyeurisme. Je ne suis pas intéressé à faire un film gynécologique. J'essaie de filmer l'amour avec amour... le mieux possible. »

Le cinéaste a fait de nombreuses répétitions avec les acteurs avant de tourner. Avec des résultats. La performance de Julien Poulin a été telle qu'à la fin du tournage de ses scènes, l'équipe a applaudi. « C'est très rare de voir cela sur un plateau de tournage » de dire René Pothier, premier assistant-réalisateur.

Le réalisateur traite également tout le monde sur un pied d'égalité. « Je suis très impressionné par le travail des techniciens et des concepteurs. J'essaie de mettre en valeur la richesse de chacun.

Je ne retiens peut-être pas toutes leurs suggestions mais je leur dis de ne pas arrêter d'en faire. »

□ Ne pas tricher

Une des meilleures images qu'a utilisées Pierre pour illustrer ce qu'il veut faire avec le cinéma me semble être celle où il compare le travail du cinéaste de **Tu ne tueras point** avec celui des réalisateurs américains. Dans le premier cas, le cinéaste polonais essaie de ne pas tricher avec le réel en nous montrant pendant dix minutes comment on tue un homme. Dans le deuxième cas, on peut en voir des centaines se faire tuer sans que cela déclenche une seule émotion sur le fait que ce sont des êtres humains qu'on tue.

« Peut-être que les gens vont être ulcérés en voyant mon film. La liberté c'est dur. Il faut que tu te battes et que tu payes. Ma liberté comme individu et comme artiste je la paye. Je souhaite seulement que quelqu'un quelque part soit touché par ce que je filme. J'ai refusé de faire de la publicité parce que je me dis que le cinéma c'est tellement dur que cela ne vaut pas la peine d'en faire si je ne peux pas faire les choses auxquelles je tiens. Tout ce que je peux faire, c'est filmer ce qui me touche. Cela peut m'attrister de me retrouver seul à aimer quelque chose. J'ai écrit un scénario qui a été refusé. J'étais convaincu que celui-là allait l'être aussi. Je me suis dit, je ne suis pas pour arrêter. Je ne peux faire que ce que je peux. »

La productrice, Bernadette Payeur, partage le même point de vue. « Je crois en ce film parce qu'il parle de la condition humaine. Personnellement, je ne suis pas capable de faire des films de commande. Il faut qu'il y ait un cri à donner quelque part. Je ne suis pas intéressée par un cinéma accrocheur. **Le Party** ce n'est pas un film gratuit. Je pense que c'est un film pertinent qui va rester. »

Toucher les gens en plein cœur. Se connecter avec ce qui est vivant. Rire, pleurer, souffrir, aimer. Sans compromis. Regarder la réalité en face. Apprendre et vivre avec passion. Voilà me semble-t-il le propos du film. Recevoir tant d'émotions dans un laps de temps si court peut sembler une expérience difficile à supporter. Peut-être nous faut-il à un certain moment quelqu'un pour nous hâler de nos chaises ? Pour trouver derrière le cru et le vécu, la tendresse et la vie. ■

Présentation de quelques rôles :

Le M.C. Michel Paris (Jacques Desrosiers) : le frère de Muriel Milard. Cinquante ans, ancien bellâtre magané. Faux blond. Mélange d'accent parisien et québécois.

Alexandra (Charlotte Laurier) : la première strip-teaseuse. Une fille magnifique entre 20 et 25 ans. Assez petite : 5 pieds 5 pouces, autour de 100 livres.

Roméo Mongrain (Michel Forget) : célèbre comique québécois. Champion de la grimace et des histoires cochonnes. Dans la lignée de Claude Blanchard et de la Cravate Blanche.

Bébé (Richard Desjardins) : un prisonnier qui chamera avec l'orchestre. Un ancien motard. Un tatoué sérieux : il en a partout. Des running-shoes tatoués sur les pieds, des pentures sur les coudes et les genoux. Il est même tatoué sur la langue.

Mimi la magicienne (Angèle Coutu) : une femme mûre. Très mûre même. Légèrement fanée. D'ailleurs, elle s'en sacré.

Détenus

Francis (Roger Léger) : condamné à vie pour meurtre. Supérieurement intelligent. 30 ans. Organisateur hors pair.

Jacques (Gildor Roy) : il fait un « dix » pour vol à main armée. Il a passé sa jeunesse avec des trous dans ses culottes. Un jour, il a décidé qu'il aurait lui aussi des pantalons neufs. Aujourd'hui, pour lui, c'est sans intérêt.

Julien (Luc Proulx) : 30 ans. Très timide. C'est tout. On ne sait pas pourquoi il est là.